

Kim Nguyen

« On dit souvent qu'il faut parler de ce qu'on sait. Je dirais que c'est plus parler de ce qu'on sent que de ce qu'on sait... »

Anne-Christine Loranger

Numéro 278, mai-juin 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66585ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Loranger, A.-C. (2012). Compte rendu de [Kim Nguyen : « On dit souvent qu'il faut parler de ce qu'on sait. Je dirais que c'est plus parler de ce qu'on sent que de ce qu'on sait... »]. *Séquences*, (278), 46–47.

Kim Nguyen

« On dit souvent qu'il faut parler de ce qu'on sait. Je dirais que c'est plus parler de ce qu'on sent que de ce qu'on sait... »

Film portant sur la résilience humaine, **Rebelle** est l'histoire d'une enfant-soldat qu'on a forcée à commettre des actes horribles et qui essaie de se racheter. En décrochant l'Ours d'argent à la jeune Rachel Mwanza, le jury de la Berlinale félicite tout autant l'actrice qu'il célèbre le réalisateur.

Propos recueillis par **Anne-Christine Loranger**

Votre scénario a une écriture très raffinée. Les narrations sont dites de manière très simple, un peu à la façon de Romain Gary dans *La Vie devant soi*. Qu'est-ce qui sous-tend ce film ?

J'ai travaillé pendant dix ans le scénario, mais en même temps le scénario a été en constante réécriture, à mesure qu'on entraînait dans les lieux. Il y avait le désir d'oublier la structure quand on tournait et de toujours être dans le moment présent, de toujours remodeler le film en fonction des événements qui se passaient. Une chose qui nous a beaucoup aidés à faire cela, c'est de tourner le film en chronologie et de ne pas montrer le scénario aux comédiens. J'avais fait des recherches sur la façon dont le film *Fish Tank* avait été fait dans le passé, parce que c'est un film qui m'a beaucoup impressionné.

La toute première image qu'ont vu, c'est cette bouteille recyclée en sandale...

Oui ! On avait vu cela dans une photo. C'est une chose qui m'a marqué, cette espèce de réutilisation très concrète de la matière. Il y a des thèmes qui se sont présentés [durant le tournage], entre autres la résilience humaine dans un monde postmoderne, un monde déconstruit. Dans notre société occidentale, on a plein de panneaux coulissants qui nous empêchent de voir la postmodernité déconstruite. Alors qu'à Kinshasa on voit l'humain interagir avec un monde de publicité et de commerce qui a été détruit et recyclé littéralement pour faire des murs, des maisons. Derrière cela, il y a des humains qui retrouvent leur vie. Paradoxalement, cela fait du bien de voir ça.

Avez-vous rencontré des enfants-soldats ?

J'ai rencontré, j'ai parlé avec des ex-enfants-soldats qui étaient dans une région éloignée du Burundi. On a tendance à avoir une espèce de code monolithique au sujet des enfants-soldats, mais le traumatisme de ces enfants-là, ce qu'ils ont vécu, leurs différentes personnalités sont aussi vastes que dans la vraie vie. Il y en a qui s'en tirent beaucoup mieux que d'autres. Chaque enfant-soldat est différent. C'est très complexe.



Kim Nguyen pendant le tournage de *Rebelle*

On sent une profonde compréhension du monde de l'Afrique, de la présence du surnaturel dans le quotidien.

On dit souvent qu'il faut parler de ce qu'on sait. Je dirais que c'est plus parler de ce qu'on sent que de ce qu'on sait. Je m'identifiais énormément à cette enfant de 12-13-14 ans dont la vision est transformée par les slogans, par l'endoctrinement et par la drogue. L'idée du film, c'était de me projeter dans les yeux de Komona. J'ai écrit le film à partir de ces œillères-là. Je pense qu'il n'y a pas un seul plan d'ensemble. Les plans larges sont en arrière-plan, du point de vue de la comédienne. On a travaillé dans cet esprit-là.

Qu'est-ce qui vous a donné l'idée des fantômes que voit Komona ?

Une des problématiques du tournage, c'est comment on témoigne à l'écran de l'état d'esprit de ces enfants. J'ai vu des films qui sont « objectifs ». Mais de par leur perspective du « il », ils ne témoignaient pas du regard de l'enfant-soldat. Moi, je voulais faire un film avec la perspective du « je », même si formellement cela va être stylisé à certains moments. Par exemple, quand les enfants-soldats tuent, il y a tout un système opéré par les commandants, par les armées de rebelles, pour adoucir la violence, pour la rendre acceptable et même « satisfaisante ». J'ai décidé de représenter cela par le fait que les gens que ces enfants-là tuent meurent, mais on ne les voit jamais mourir avec le sang rouge qui coule par terre. On voit des fantômes. D'autre part, la magie est omniprésente à Kinshasa, dans la République démocratique du Congo. C'est très surprenant pour nous les Occidentaux. Je ne veux pas généraliser l'Afrique, mais de ce que j'ai vu de la RDC, il y a une interaction omniprésente au jour le jour avec la magie, avec la spiritualité, qui a ses bons et ses mauvais côtés. Il y a aussi une part de manipulation. La politique est beaucoup influencée par la magie. C'est une façon de manipuler les foules.

La magie entre aussi en relation dans votre film avec une initiation où on donne aux enfants leur fusil et on leur dit : « Cela c'est ton père, cela c'est ta mère. » Et il y a un sorcier qui est mêlé à cela.

Oui, mais ce n'est pas si différent des grandes puissances du monde. Pour faire les croisades, il fallait un roi qui était représentant de Dieu. Il fallait un dogme, une doctrine pour convaincre les gens d'aller mourir au nom de quelque chose. C'est comme si notre monde réel n'était pas suffisant pour convaincre les gens qu'il fallait tuer. Il fallait inventer un paradis que les guerriers de ce temps-là méritaient seulement s'ils militaient au nom de Dieu. C'est exactement la même chose. J'exagère, mais le principe logique est très similaire.

J'ai été frappée par l'expression « coucher-obligé ». Komona n'a pas de mot pour expliquer le viol autrement. Qu'est-ce qui vous a donné l'idée de dire cela ?

Je suis content que vous ayez apprécié. Le travail de la narration a été très long parce qu'il fallait trouver le bon mot, qui a plein de sous-texte, mais qu'on ne dit pas. Je ne me souviens plus si c'est inspiré des récits d'ex-enfants-soldats qui écrivaient leurs histoires. Cela reste de la fiction, tout en s'inspirant de leur façon de parler.



Rebelle | Un amour de la littérature réaliste magique

Vous avez choisi de montrer une histoire d'amour entre deux enfants-soldats. Est-ce que c'est possible quand on a tué ? Ces enfants-là semblent être en état de choc post-traumatique permanent. Est-ce que l'amour peut vraiment se développer ?

C'est le point de vue que je présente et le spectateur pourrait se poser la question. Ce que j'ai senti dans mes recherches, c'est qu'il y a une bipolarité chez l'enfant-soldat. On tue ses liens filiaux de façon à ce qu'il soit rejeté par ses racines. On lui fait commettre des actes horribles pour cela. Mais ils restent des enfants. Souvent pour ces enfants-soldats qui vivent des années dans des armées de rebelles, le point de brisure, le cataclysme initial est souvent un endroit où la maturité émotive reste. Soit on est en recul, ou soit on joue au football entre amis et l'attachement à nos amis reste. On a une distance par rapport à ceux qu'on tue, mais nos amis proches demeurent. En même temps, parce qu'on a une kalachnikov et on s'engueule, on pourrait tuer notre ami sans justification additionnelle. Il y a vraiment une bipolarité dans la personnalité d'un enfant-soldat.

Magicien, qui devient l'amoureux de votre héroïne, est albinos. Lui et Komona se retrouvent dans un village albinos. C'est la population la plus marginalisée de l'Afrique. Qu'est-ce qui vous a donné cette idée ?

C'est là où l'auteur se permet de disjoncter un peu. J'ai toujours eu un amour de la littérature réaliste magique. J'avais lu des histoires sur les albinos. L'existence de ce village-là est ancrée dans la réalité du Congo et de la Tanzanie. Les albinos sont recherchés pour leurs membres. C'est terrible comme situation, on prend une main d'albinos ou un pied pour faire un gris-gris (porte-bonheur). C'est une situation qui tend à s'améliorer, mais on a créé des villages de protection qui sont barricadés et protégés avec des gardes armés. J'ai décidé de recréer ce village sans en avoir visité un. Donc, il y a une part de fantasmagorie dans cet endroit-là. Cela a été difficile de convaincre les producteurs de faire cette scène-là. ☺